

CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013)



CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013). La grâce, la tendresse, le sourire de Mozart... Au festival de Lucerne 2013, les auditeurs ont eu la chance d'assister à l'un des concerts mozartiens les plus émouvants grâce à la complicité de deux artistes ici réunis après des duos précédents qui ont compté : Martha Argerich, la funambule

émerveillée, et son compatriote le chef décédé en janvier dernier Claudio Abbado. Ils ont étonné par leur sens du jeu partagé et dialogué dès les années 1960 (voir notre photo en 1967). Voilà 10 ans que les deux interprètes n'avaient pas enregistré ensemble.

Dans ce doublé concertant, le n°25 s'impose par sa tendresse allusive, le fluide digitale de la pianiste qui semble retrouver la lumière et le mystère de l'enfance dans jeu perlé et liquide d'une absolue simplicité (climat d'une rêverie intacte dans l'andante central : l'accord flûtes / piano est à ce titre déchirant). Avec le 25, Mozart après Les Noces de Figaro vit une histoire d'amour avec les Praguais, qui mieux que les Viennois si conformes, lesquels ont boudé les Nozze, comprennent son style bouleversant. Ici sans clarinettes, la maturité laisse respirer une pureté de ton nourrie de candeur sûre parfois comme toujours traversée de gravité. L'orchestre Mozart de Claudio Abbado irradie de saine vitalité, jamais



démonstrative mais d'un bout à l'autre comme traversée par les battements d'un seul cœur, celui d'une tendresse élégante, insigne du raffinement mozartien le plus délicatement abouti.

Magie mozartienne en complicité



Le 20 en ré mineur a la tonalité des élans plus tragiques, saisis par des mouvements paniques à laquelle Abbado transmet une énergie à la fois fine et incarnée d'une absolue portée humaine. En février 1785, Wolfgang laisse l'une de ses pages les plus personnelles : fondant l'hypothèse que ses Concertos sont bien tel un livre ouvert, le miroir de ses instants vécus les plus essentiels

dans sa vie d'homme et de musicien. Ce tragique qui marque aussi l'ouverture de Don Giovanni s'accorde ici avec la finesse pudique propre à Mozart, alors établi à Vienne comme le plus grand compositeur de son temps, adulé comme tel par son père qui assiste à la création et aussi par Haydn, totalement bouleversé par le souffle déjà romantique du morceau. Le couple Abbado/Argerich réalise ici un accomplissement poétique d'une éloquence juste entre tendresse, aspiration, hypersensibilité (n'oublions pas que Carl Philipp Emanuel n'est pas loin : véritable modèle pour Mozart alors). La Romance diffuse son caractère enchanté tel

un songe hors du temps.

Le rondo final se distingue tout autant par son feu olympien, soulignant dans la complicité de deux artistes, une joie et une intensité rarement atteinte dans un programme. L'orchestre en totale harmonie avec le piano soliste (oeuvrant comme s'il en était une émanation organique) bouillonne, crépite, s'emballe avec la transe de la première excitation, en une fièvre dansante souvent irrésistible. Programme bouleversant et après le décès du maestro, parmi ses ultimes enregistrements, l'un de ses plus déchirants. Incontournable.

CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25. Martha Argerich, piano. Orchestra Mozart. Claudio Abbado, direction. enregistrement réalisé en mars 2013, Festival de Lucerne. 1 cd Deutsche Grammophon 028947 91033 6.

**CD. Richard Strauss : An
Alpine Symphony, Ein
Alpensinfonie. Daniel
Harding, direction**



CD. Richard Strauss : An Alpine Symphony Ein Alpensinfonie. Daniel Harding, direction. A la tête de l'Orchestre Saito Kinen au Japon le chef britannique s'attaque à un monstre symphonique qui à son époque égale les fusées mahlériennes, aspirées depuis leurs premières notes, vers la cime des étoiles. C'est une formidable machine qu'un bon chef habitué des

grands effectifs doit faire décoller... comme un vaisseau spatial. Malgré son prétexte anecdotique (les étapes d'une ascension dans les Alpes avec en point culminant la magnificence des sommets enneigés, la tempête comme catastrophe, puis la descente dans un climat d'apaisement extatique), l'œuvre comme c'est le cas de la Symphonie pastorale de Beethoven (comptant elle aussi un orage) est moins descriptive que hautement symbolique, son propos exprimant tous les sentiments suscités par le miracle de la nature : une admiration non dépourvue d'inquiétude voire de surprise.

Hardin comme Jordan et l'orchestre de l'Opéra de Paris, dans une version récente (2012), se montre à la hauteur d'une partition impressionnante, convaincant par son sens de l'architecture comme de la clarté de la polyphonie. La baguette veille à chaque entrée, soigne l'éloquence majestueuse des thèmes, mesure la brume de la texture orchestrale sans noyer les timbres, avec une évidente préoccupation de clarté dans les étagements et la spatialisation (cors lointains, bois, cloches...). Il y manque cependant un vrai souffle capable de tirer le développement et l'enchaînement des séquences (parfaitement décrites) au delà d'un simple catalogue d'effets et d'idées (certaines géniales) strictement réaliste. Harding expose la totalité des composantes du très riche flux musical, sans vraiment prendre

parti, or il faut cependant une vision mystique et panthéiste voire à défaut poétique, pour assurer ce lien organique qui fait l'unité de la partition. Jordan par exemple savait travailler avec une réelle sensibilité chambriste la transparence et la lumineuse activité de l'œuvre. Cependant l'honnêteté du chef britannique qui fait effectivement tout entendre, reste louable.

Terminée en 1915, Une symphonie Alpestre recueille l'expertise du Strauss narratif doué d'un remarquable tempérament dramatique dans ses nombreux poèmes symphoniques. S'y amplifie ce flot impétueux d'essence philharmonique au très grand format qui rappelle souvent la démesure et le flamboiement spirituel de l'opéra contemporain La Femme sans ombre (qui sera d'ailleurs créé après la guerre). Le déluge et les vertigineuses portées orchestrales dépassent de loin tout ce qui a été entendu, soulignant le Strauss bâtisseur à l'échelle du cosmos. Sans vraiment s'imposer cette nouvelle lecture, apporte la preuve d'une partition de haute valeur qui exige précision et profondeur.

Richard Strauss : Eine Alpensinfonie, An Alpine Symphony.
Saito Kinen Orchestra. Daniel Harding, direction. Parution :
le 3 mars 2014. 1 cd Deca 0289 478 6422 6 CD DDD DH

**Compte rendu, concert. Paris.
Théâtre des Champs Elysées,
le 12 février 2014. Orchestre**

de chambre de Paris. Fazil Say, piano. Roger Norrington, direction.

L'Orchestre de Chambre de Paris et son premier chef invité Roger Norrington sont de retour au Théâtre des Champs Elysées, complices du compositeur et pianiste virtuose Fazil Say. Le programme orbite autour du romantisme franco-allemand et, par sa diversité et son envergure, il invite l'auditoire à explorer tout un éventail de sentiments. Le concert débute avec l'ouverture de Genoveva, seul opéra de Robert Schumann créée en 1850. D'une dizaine de minutes, le morceau est d'une force expressive indéniable, marquant les esprits par son ambiance dramatico-héroïque. Le chef exploite l'orchestre avec aisance, le staccato et le sostenuto des cordes sont étonnants. Tension et brio, rien ne manque à un orchestre de belle allure déployant de délicieuses modulations, avec quelques petits effets expressionnistes qui surprennent.

Concert de sensations, concert sensationnel

Puis, l'orchestre et le pianiste invité aborde le Concerto pour piano et orchestre n°2 en sol mineur de Camille Saint-Saëns créé en 1868. L'oeuvre commence par une cadence initiale à l'air improvisé et dans le style d'une fantaisie de Bach. La lecture de Fazil Say est très expressive, d'une suavité presque sublime. Portée par une belle complicité entre les musiciens, l'interprétation, loin de tout académisme prétentieux, est très virtuose. Sous des doigts aussi agiles, on comprend combien Saint-Saëns a signé là un Concerto d'originalité formelle : l'allegro scherzando qui suit l'andante initial est tout à fait giocoso. L'Orchestre de chambre de Paris joue superbement la partition représentative de tout le charme et la brillance de la musique de Saint-Saëns. Fazil Say l'interprète avec une légèreté pourtant non

dépourvue de sensualité. Le Presto final est emblématique de la science du compositeur : coloris orchestral, mélange de feux d'artifices mondains et profondeur presque spirituelle.. Les cordes s'y distinguent par leur caractère maestoso, par leur tonus et leur brillance. Fazil Say dévoile une dextérité spectaculaire, con moto. Le soliste suscite légitimement les bravos de la salle et les nombreux rappels.

Après l'entracte, la Chaconne en ré mineur de Busoni /Bach. Il s'agit d'une transcription pour piano d'un mouvement de la Partita pour violon en ré mineur de Johann Sebastian Bach BWV 1004, datant de 1897. L'oeuvre



d'une intensité expressive particulière est aussi extrêmement virtuose. A la fois Mercure et Titan, **Fazil Say**, seul, offre une prestation presque religieuse surtout profondément humaine. Il délecte son auditoire par un art du rubato surprenant. A cela s'ajoute une facilité digitale tout à fait abasourdissante malgré l'immense difficulté de l'oeuvre. Il est évident que Fazil Say prend beaucoup de plaisir (et quelques libertés! mais avec quelle intelligence musicale) dans ce qu'il interprète et cela fait plaisir au public fortement stimulé.

Le concert se termine avec la Symphonie n° 4 en ré mineur (décidément la tonalité,et donc le mode, de la soirée) de Robert Schumann, dont la version révisée par le compositeur date de 1851. Sans doute la symphonie la plus réussie de Schumann, notamment dans l'aspect formel, hautement innovant. Schumann s'y aventure au-delà des canons classiques, réalisant l'intégration d'un développement thématique cyclique qui offre à l'oeuvre une grande cohérence et sa profonde unité. L'OCP exécute l'opus avec brio. Pendant une trentaine de minutes Roger Norrington explore les contrastes de la partition,

exploite le talents des musiciens, que ce soit l'incroyable hautbois au deuxième mouvement ou encore les cuivres puissants au dernier. La symphonie très originelle dans la forme est aussi riche en émotions, nous passons d'une méditation à une romance, puis d'un scherzo rustique à un finale solennel et mélancolique qui se termine de façon héroïque. Grande soirée, concertante, chambriste, symphonique.

Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 12 février 2014. Orchestre de chambre de Paris. Fazil Say, piano. Roger Norrington, direction.

CD. Ravel, Moussorgski (Immerseel, 2013)

CD. Ravel, Moussorgski (Immerseel, 2013). L'usage des instruments d'époque s'inscrit durablement depuis de nombreuses approches nouvelles, révélant la ciselure d'une orchestration millimétrée, d'autant plus essentielle dans l'art si précis et abouti de Maurice Ravel. Il n'est plus question d'un exercice



d'esthétique appliquée mais souvent et cet album nous le montre grâce à l'intelligence de sa conception stylistique, d'une révolution dans le domaine symphonique : revenu à son format originel, mieux défini et caractérisé, le tissu instrumental gagne une vérité et une expressivité naturelles d'une indéniable réussite.

Jos Von Immerseel n'apporte pas la preuve d'une esthétique gadget ; c'est tout l'inverse, parce qu'elle est si mesurée et réfléchie, respectueuse du texte et de la pensée du compositeur, sa démarche s'avère ici d'une totale conviction : elle apporte cet accomplissement poétique où règne la vitalité souveraine des instruments subtilement individualisés et associés, chacun avec une intensité et une douceur de ton superlative.

Les épisodes évocatoires de **Ma Mère l'Oye** sont ici remarquablement exprimés avec l'indéfinissable patine, mordante et cependant parfaitement ronde et chaleureuse des instruments d'époque : ivresse des détails et aussi atmosphère poétique d'une brume toute ensorcelante. Les premiers tableaux diffusent un parfum de grisailles ténue et raffinée (comme peut l'être un portrait de Velasquez entre le gris et le rose : voyez les Infantes), d'une remarquable expressivité : art pur de la poétique musicale, le chef nous convainc totalement ; ici la qualité recherchée de timbres dans une balance retrouvée, offre les justes proportions d'une musique infiniment arachnéenne, mécanique de précision comme d'élégance filigranée comme pouvait les cultiver Ravel, épris d'innocence comme d'enfance émerveillée. On goûte chaque timbre (bois, vents, cordes dans *Laideronnette, impératrice des pagodes...*) comme s'il s'agissait d'autant de roses dans un jardin féérique. Le cycle d'abord pour piano était destiné aux enfants du peintre Cyprian Godebski : la version orchestrée accentue cette quête superlative de la couleur et de la transparence : une nostalgie planante faite raffinement.

Même idéale réalisation pour Les tableaux d'une exposition où Jos Van Immerseel troque ses atours vaporeux et scintillants pour une palette plus mordante et expressive mais non moins subtilement évocatoire. L'orchestration » rebelle et solide » de Ravel (sollicité par Koussevitzky en 1920) gagne une précision et un souci du détail absolument jubilatoire : c'est un festin de teintes fantastiques qui exprime tout l'imaginaire d'un Moussorgski à la fois lyrique et tendre,

lui-même inspiré des tableaux très contrastés de l'exposition de Hartmann, l'ami proche décédé trop tôt. Programme très finement défendu. Du miel pour les oreilles.

Ravel : Ma mère l'Oye. Moussorgski : Tableaux d'une exposition. Anima Eterna. Jos Van Immerseel, direction. 1 cd Zig Zag. Enregistrement réalisé à Bruges en janvier 2013.

CD. Schubert : Winterreise (Kaufmann, Deutsch, 2013)



CD. Schubert :
Winterreise
(Kaufmann, Deutsch,
2013). La frontière
entre baryton et

ténor est tenue ici et dévoile pour le plus grand ténor actuel, **Jonas Kaufmann**, des trésors de nouvelles nuances et d'éclats sertis dans le plus beau métal vocal. Le diseur égale ses aînés, ténors et barytons, par

le sens du verbe ; un verbe magicien qu'il éclaire d'une faille pudique, d'une blessure qui s'exprime sans jamais s'exhiber. Le cri déchirant surgit tel un glaive magnifiquement acéré au comble du désespoir. Le style, la musicalité, la richesse du timbre, les teintes fauves et introspectives d'un acteur né traverse chacune des 24 séquences. Ici tragédien embrasé, heldentenor certes, surtout prophète d'une mélancolie naturellement musicale qui chante l'impuissance, l'extase, l'errance d'un voyage vécu jusqu'aux



tréfonds des viscères. Le chant de Jonas Kaufmann, superbement chambriste, n'est pas seulement musical et hédoniste, il incarne d'autant mieux qu'il sait se mesurer, contrôler. Le piano plutôt que le forte, est son arme la plus efficace.

le dernier cd de Jonas Kaufmann est un sommet schubertien

Grâce schubertienne

A contrario de bien des confrères qui vocifèrent sans phraser, incapable de tenir une ligne, Jonas Kaufmann, ailleurs superbe wagnérien, et récemment pour le disque en un récital de toute beauté, verdien inoubliable, illumine Schubert et son mystère indicible qui pourtant ne pourrait être exprimé sans le verbe vocal. Inutile de tourner autour du pot, ce récital en studio est un nouvel accomplissement absolu du ténor allemand. Sa capacité à réinventer tout le cycle avec une intensité liée à l'investissement dans l'instant reste époustouflant. Le piano complice d'Helmut Deutsch (qui a précédemment joué avec Kaufmann, le cycle du Winterreise en concert), partenaire des plus grands, ajoute à la valeur de l'enregistrement : voici un Schubert qui n'a jamais mieux respiré, ni mieux coulé comme une caresse sombre et tragique, d'un artiste à l'autre. Un Schubert réinventé tel qu'on n'osait plus en rêver. N'écoutez qu'un seul lied : la plage 5 : Der Lindebaum (Le tilleul) : une invitation palpitante, racée ... un appel à la plus grande paix de l'âme. Du très grand art. Evidemment l'album Schubert de Jonas Kaufmann est un immense coup de cœur de Classiquenews.com en février 2014.

Franz Schubert : Winterreise D911. Joans Kaufmann, ténor. Helmut Deutsch, piano. Enregistrement réalisé à Grünwald (Allemagne) en octobre 2013. 1 cd Sony classical 88883795632

Compte rendu, concert. Paris. Salle Gaveau, le 14 février 2014. Le mystère Bizet, de et par Eric-Emanuel Schmitt. Avec Karine Deshayes, mezzo soprano. Philippe Do, ténor. Nicolas Stavy, piano.



Compte-rendu : Le Mystère Bizet ... En près de deux heures, Eric-Emanuel Schmitt démêle la carrière d'un génie romantique français : Georges Bizet. Un génie précoce et trop prometteur, puis des aléas et beaucoup de compromis (malheureux ?), enfin l'accomplissement grâce à son dernier opéra (il était temps) : Carmen, coup de génie mais qui demeure de son vivant totalement incompris.

Il y a bien un mystère Bizet qui interroge surtout sa mort et donc réclame des éclaircissements ... ce en quoi le déroulement du spectacle nous satisfait.

Georges qui vient de livrer l'œuvre de sa vie : Carmen, en 1875, son opéra le plus abouti et aussi le plus autobiographique, ne se remettra jamais d'une mauvaise baignade à Bougival. Il n'avait que 36 ans. Acte suicidaire manqué (à quelques jours de décalage cependant) ou assassinat astucieusement maquillé, nul le saura peut-être jamais,

quoiqu'en dernier recours, – à l'extrême fin de la soirée, Eric Emmanuel Schmitt apporte en enquêteur zélé et passionnant, une pièce nouvelle au dossier : pièce maîtresse en vérité qui permet de comprendre le contexte sentimental dans lequel le compositeur a vécu ses derniers instants.

le dernier spectacle musical d'Eric-Emanuel Schmitt

Le mystère Bizet : Carmen... c'est moi !

Les deux heures de spectacle s'écoulaient ainsi comme une évocation théâtrale et musicale plutôt bien rythmée, alternant récit et musique, que le piano de Nicolas Stavy (pas toujours à l'écoute réelle des chanteurs car il joue souvent trop fort) rehausse encore en jouant des Chants du Rhin (1865), L'Aurore et Le Retour... La musique de Bizet commence ici par une baignade pour finir comme un anéantissement liquide, en une évocation magistralement pilotée par l'écrivain comédien, avocat argumenté pour la défense du génial compositeur.

Après avoir été ce symphoniste inouï de 17 ans (Symphonie en ut) capable de dépasser son maître Gounod, Bizet poursuit à l'époque du Second Empire quand règne le comique déjanté d'Offenbach, une carrière parisienne plutôt chaotique, jalonnée d'œuvres souvent inégales (évoquées par extraits : Le docteur Mircale de 1857 ; La Jolie fille de Perth de 1867 ...), surtout détruites par la compromission d'un esprit qui veut réussir et plaire. Pourtant ce que dévoile la soirée, tel un fil conducteur très bien identifié, c'est la quête d'une sensualité toujours plus immédiate et âpre à laquelle le mezzo velouté et de plus en plus assurée de Karine Deshayes offre son timbre rayonnant, sa présence ensorcelante jusqu'à

incarner une Carmen d'une justesse exemplaire. Quelle cantatrice et quelle présence. Sans chichi, d'une sincérité admirable.

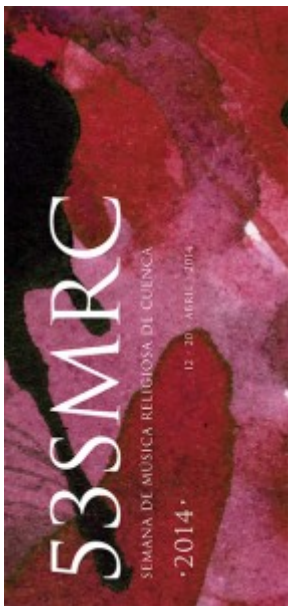
Des Adieux de l'hôtesse arabe (sur le poème de Victor Hugo), à Djamileh (1872), se profile et s'impose peu à peu, sur fond d'orientalisme, la figure de la femme libre et audacieuse, furieuse et passionnée, l'égal féminin de Don Giovanni : Carmen. Tout le spectacle prépare à comprendre ce qui fait la modernité et la grandeur philosophique du personnage inspiré de Mérimée... pas moins de cinq extraits (solos et duos) exprime la chair incandescente de cette femme monstrueusement humaine. Généreux dans son enquête, le récitant habité nous immerge même dans l'atelier de Bizet occupé à composer sa fameuse habanera » l'amour est un enfant rebelle » : inspiré par une mélodie originelle signée Sebastian Yradier (El Arreglito), Bizet reprend, réécrit le texte pour accoucher d'un air à jamais universel : les deux versions comparées sont d'un apport éloquent. Bizet est bien comme le peintre Manet, ce passionné d'Espagne, au style franc, immédiat, d'une sensualité directe voire scandaleuse.

Accessible, précis, souvent drôle, le texte écrit par Eric-Emmanuel Schmitt compose le plus bel hommage rendu à Bizet. Son admiration pour Carmen s'expose en un playdoyer très argumenté qui nous fait prendre conscience de la sauvagerie fascinante d'une œuvre qui scandalisa par sa crudité. Doué d'une belle empathie, le charismatique écrivain nous fait aimer Carmen... une partition qui aurait pu être composée par Mozart sur un livret de Nietzsche. Et si à l'opéra, le seul véritable héros, digne de tous les éloges était une ... femme ? L'art d'apprendre et de se divertir nous est ici révélé. A voir et à écouter de toute urgence. Brillant.

Paris. Salle Gaveau, le 14 février 2014. Le mystère Bizet, de et par Eric-Emanuel Schmitt. Avec Karine Deshayes, mezzo

soprano. Philippe Do, ténor. Nicolas Stavy, piano.

Festival SMR Cuenca 2014, Semana de musica religiosa



Espagne. SMR Cuenca 2014 : 12 > 20 avril 2014. 21 concerts à Cuenca jalonnent une semaine exceptionnelle de découvertes et d'accomplissement musical. Il n'est pas un festival en Europe comparable à Cuenca pendant la Semaine Sainte. Dans la province de Castilla La Mancha à seulement 1h15 en train de Madrid, la ville Cuenca concentre dans son village ancien perché entre deux rivières, un site éblouissant composé de nombreuses églises et d'une Cathédrale remarquablement bien conservée. Chaque année le festival musical a

lieu pendant la semaine sainte : il en jalonne les étapes ferventes, alliant beauté patrimoniale, offre musicale et dévotion locale.

Les processions dans les ruelles du village haut confère à la Semaine de programmation musicale, un climat fervent et progressif qui va crescendo jusqu'au Lundi de Pâques, celui de la Résurrection.

Cette année à nouveau, les concerts et la thématique à l'honneur font circuler une ambiance à la fois concentrée et hypnotique à laquelle le festivalier ne peut que souscrire. Pilar Tomas, directrice artistique sait y préserver la qualité et la cohérence des concerts, mêlant les disciplines (associant photographie, peinture, sculpture et musique), faisant dialoguer les genres



et les formations pour mieux inspirer l'acte musical qui est en jeu. Fidèle à ses programmations précédentes, le festival propose de multiples concerts dans les nombreuses églises du bourg, à l'Auditorio (le théâtre municipal), à la Cathédrale, joyau sacré de la Castille. Concerts habituels qui animent les lieux sacrés par des chants liturgiques et les grandes oeuvres du répertoire religieux : Messes, Leçons de Ténèbres pour les Mercredi, Jeudi et surtout Vendredi Saints, Passions (de Bach selon la tradition à Cuenca : Saint-Jean par Franz Brüggen, mercredi 16 avril à 20h30), motets, mais aussi grande formations symphoniques et cette année, point d'orgue, en relation avec l'année Jean-Philippe Rameau 2014 : le concert du dimanche 19 avril 2014 (20h30) à l'Auditorio : Les Grands Motets (Maria Bayo, Véronique Bourin, sopranos ; Edwin Aros, ténor. Orchestre Les Siècles et Bruno Procopio, direction). Soit au total, 21 concerts alliant pertinence du répertoire choisi et beauté des lieux qui les reçoivent. Cuenca est bien l'un des meilleurs festivals européens de musique sacrée. [Voir tous les programmes](#)

Festival de Musique sacré à Cuenca

Le Salzbourg espagnol

Temps forts de la programmation Cuenca 2014

Le festival s'ouvre avec les cours d'initiation au chant grégorien, une opportunité pour les amateurs et les festivaliers de vivre la musique sacrée dans les lieux pour laquelle elle a été conçue. Notre premier coup de coeur est le concert de la Capilla Cayrasco dans la Cathédrale de Cuenca (le dimanche 13 avril, 22h, concert 2) : In devotione (Eligio Luis Quinteiro, direction) : œuvres de Lobo, Patiño, Hidalgo. En liaison avec l'année GRECO 2014 : concert d'Il



Pegaso lundi 14 avril à 17h (Cathédrale : El Greco à Venise, l'essor des motets de chambre à Venise, œuvres de Martinengo, Willaert, Andrea Gabrielli, Monteverdi...). Mardi 15 avril : El agua del llanto avec la soprano Marta Almajano à l'Eglise San Miguel (17h : œuvres de Juan Hidalgo, Kapsberger, Del Vado, Francisco Guerau), puis création commande du festival à 20h30 à l'Eglise de la Merced (Codetta / TAC : Atelier Atlantique contemporain, œuvres de Morton Feldman, et une nouvelle oeuvre de Klaus Lang, commande de la SMR Cuenca 2014).

[CUENCA 2014](#)

53ème SMR Semana de Musica religiosa de Cuenca

festival de musique religieuse pendant la Semaine Saintes

4 nuits à Cuenca

Nous recommandons plus particulièrement votre séjour du 16 avril au soir jusqu'au dimanche 19 au soir (4 nuitées à Cuenca) :



Nouvelle Passion de JS Bach à Cuenca mercredi 16 avril à 20h30 au Teatro Auditorio (concert 8) : Passion selon Saint-Jean BWV 245 (Capella Amsterdam, Orchestre du XVIIIème siècle. Frans Brüggen, direction : les apparitions de Franz Brüggen étant de plus en plus rares, ce concert dédié à son compositeur de prédilection, est

évidemment un temps fort de Cuenca 2014). Jeudi 17 avril : récital de la pianofortiste Natalia Valentin à l'église de Santa Cruz, 12h : œuvres de Mozart, surtout Alkan, et Mendelssohn, Bartok ; même jour à 20h30 (Teatro Auditorio) : Le Christ au Mont des Oliviers de Beethoven (concert 10) : Codetta, Camerata Ireland. Barry Douglas, direction.

Toute la journée du Vendredi Saint permet de reconstituer dans la Cathédrale (Chapelle de l'Esprit Saint) dans sa continuité du jour l'Office divin comme au temps du Greco (Matines, laudes, prima tercia, Sexta, Nona, Vêpres, avec l'Office à 17h par les Tallis Scholars et Schola Antiqua)... Samedi 19 avril, vous ne manquerez pas la visite acoustique de la Cathédrale à 18h30 : déambulation avec chanteurs et visite commentée des lieux importants de la Cathédrale de Cuenca, de chapelles en retables et autels richement décorés... A 20h30, temps fort de CUENCA 2014 : les grands motets de Rameau, œuvre fleuve de la dévotion française baroque par le plus grand symphoniste du règne de Louis XV (Les Siècles, Maria Bayo et Véronique Bourin, soprano. Bruno Procopio, direction). Enfin si vous restez le dimanche de la Résurrection, à 19h30 dans la Cathédrale, le dernier concert évoque le peintre GRECO à Rome par Odhecaton. Paolo da Col, direction : œuvres de Palestrina : Missa Papae Marcelli in dominica Resurrectionis.

Préparez votre séjour à CUENCA 2014

Nos 9 temps forts :

[dimanche 13 avril : concert 2 : Capilla Cayrasco : In devotione](#)

[lundi 14 avril : concert 3 : Il Pegaso : El Greco à Venise](#)

[mardi 15 avril : concert 5 : Marta Almajano : El agua del llanto](#)

[mercredi 16 avril : concert 8 : Franz Brüggen joue la Passion selon Saint Jean de JS Bach](#)

[Jeudi Saint 17 avril, 12h : concert 9 : récital de Natalia](#)

Valentin, pianoforte (Alkan)

Jeudi Saint 17 avril, 20h30 : Le Christ au Mont des Oliviers.
Camerata Ireland

Vendredi Saint 18 avril, 17h, Cathédrale : Office au temps du
Greco (Tallis Scholars)

Samedi Saint 19 avril, 20h30 : Rameau, Les Grands Motets,
Bruno Procopio

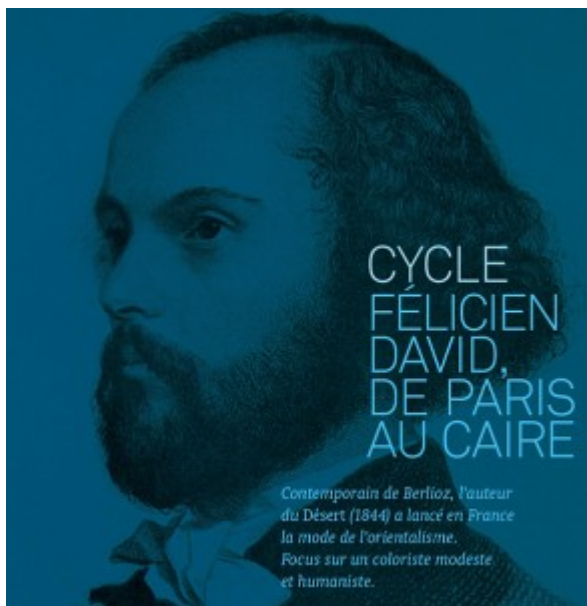
Dimanche 20 avril : concert 21 : Palestrina : Messe du Pape
Marcel, Odhecaton

Modalités de réservation, renseignements pratiques sur le site
de la SMR Cuenca 2014, Semana de musica religiosa de Cuenca
(Espagne, Castilla La Mancha).



Illustrations : les fameuses maisons anciennes médiévales suspendues, Las Colgadas, la plaza mayor et la façade de la Cathédrale de Cuenca (DR)

Festival Félicien David, l'orientaliste, à Venise, Paris, Versailles ...



Festival Félicien David, à compter du 5 avril 2014... Qui est Félicien David ? 2014 : année Félicien David (1810-1876). Oratorios et musique de chambre sont aujourd'hui rejoués dans le cadre d'un " **festival Félicien David** " dont les concerts ont lieu partout en Europe ... Un visionnaire oublié, l'inventeur de l'orientalisme musical en France, un déraciné en quête

d'identité , un idéaliste non commercial – de fait, saint-simonien fervent? Un peu tout cela. Mais il est certain que le compositeur contemporain de Berlioz et donc l'un des piliers à redécouvrir du romantisme hexagonal a trouvé sa voix, comme Delacroix, en Orient. Il a le choc de l'Afrique et reste ébloui par l'Egypte : il rêvera sous la voûte étoilée du Temple égyptien à l'ombre des pyramides de Saqqarah ; il arpentera à dos de chameau les dunes dorées des déserts brûlants au-delà du Caire... Conjonction exceptionnelle du calendrier des concerts – plutôt nouvel initiative fédératrice du « Palazzetto » (entendez PBZ, **Palazzetto Bru Zane**), Félicien David voit nombre de ses oeuvres majeures être jouées et donc réhabilitées en plusieurs lieux européens, de Venise, Versailles, Paris, à Clermont Ferrand, Sofia, Thessalonique et jusqu'au Festival Berlioz de la Côte-Saint-André, de mars à

août 2014, avec en point d'orgue, le festival Félicien David à Venise (5 avril > 17 mai 2014 où sont ressuscitées surtout les jalons de sa musique de chambre majoritairement composée à la fin de sa vie vers 1870 : l'intimisme et la petite forme étant plus adaptés au salon de musique du Palazzetto vénitien..). On rêverait demain de voir rayonner tous ces noms du romantisme français en Asie et en Amérique du Sud. Un pari relevé bientôt par le Centre de musique romantique française ? Pour l'heure, faites donc votre cure David, à Venise ou à Sofia, à Versailles ou à Paris, en cette fin d'hiver et pour le printemps à venir. [EN LIRE +](#)

Concert Debussy, Fauré, Chausson au TAP, Poitiers, le 20 février 2014



Poitiers, TAP: concert Debussy, Fauré, Chausson. Le 20 février 2014 (auditorium, 19h30), l'Orchestre des Champs Elysées sous la direction de Louis Langrée joue un programme de musique française : Debussy, Fauré et Chausson... En marge des représentations de Pelléas et Mélisande de

Debussy qu'il donne à l'Opéra Comique, l'Orchestre des Champs-Élysées présente un programme aux esthétiques très différentes. Le Prélude à l'après-midi d'un Faune, premier feu d'un impressionnisme sonore magique, peut s'entendre comme un antidote hypnotique aux vénéneuses résonances wagnériennes de la symphonie de Chausson, immense chef-d'œuvre d'un compositeur qui a très peu produit, mais à quel niveau ! La pièce de Maeterlinck Pelléas et Melisande a été une source

d'inspiration notamment pour Schönberg et Sibelius. Peu avant que Debussy n'en tire à son tour son célèbre drame lyrique (créé en 1902), Fauré lui consacra une très belle musique de scène pour une représentation... en anglais, à Londres! L'orchestre plus habitué à travailler les classiques Viennois (Mozart et Haydn) ou Beethoven, sort de son habituel répertoire germanique, guidé par Louis Langrée, fervent amateur de romantisme français.

programme :

Debussy : Prélude à l'après-midi d'un faune

Fauré : Pelléas et Mélisande, suite opus 80

Chausson : Symphonie en si bémol majeur opus 20

La Symphonie de Chausson est bien comme celle de son mentor et maître, César Franck (créée peu de temps auparavant en 1889 également à Paris), un chef d'oeuvre du romantisme tardif français totalement et injustement oublié. Créée à l'extrémité du siècle, en 1891, la partition, étape majeure dans l'histoire du genre en France, fut saluée dès ses débuts au concert tel un aboutissement symphonique, suscitant l'attention immédiate d'Arthur Nikisch qui avec le Philharmonique de Berlin, la crée en Allemagne dans la foulée. Suprême reconnaissance dans le pays de la symphonie par excellence. Teintée selon le tempérament de Franck, d'un wagnérisme très subtilement assimilé, la partition en trois mouvements (d'une durée d'environ 30 minutes), développe une orchestration différente de celle de son maître, transparente et diaphane,



aux équilibres ténus qui annoncent déjà l'oscillation et le scintillement debussystes. L'essence du drame de Chausson demeure un souffle tragique et désespéré personnel et original qui s'exprime et s'exhale dans le sublime second mouvement : immersion dans des ténèbres orchestrales jamais esquissées auparavant qui prolongent le poison mortifère et hypnotique de Wagner tout en le sublimant par une sensibilité aux couleurs définitivement française ... attention chef d'oeuvre.

[Poitiers, TAP: concert Debussy, Fauré, Chausson. Le 20 février 2014](#) (auditorium, 19h30). Programme de musique française : Debussy, Fauré et Chausson... Orchestre des Champs Elysées. Louis Langrée, direction.

Internet. Fil rouge Rameau 2014 sur culturebox

CULTUREBOX 

Rameau 2014 sur culturebox. Tout au long de l'année 2014, la plateforme dédiée au spectacle vivant sur la toile, **culturebox**, dédie plusieurs live des concerts importants de l'année **Jean-Philippe Rameau**, pour ses 250 ans en 2014. Tous les spectacles importants sont relayés sur culturebox pendant l'année Rameau : Les Dieux d'Egypte, ballet méconnu créé à la Cour de Louis

XV, Les Indes Galantes, fleuron des opéras ballets conçus par le Dijonais, surtout Platée dans la nouvelle production créée à Vienne en février 2014, sous la direction de l'immense William Christie et dans la mise en scène nouvelle de Robert Carsen. [Voir tous les événements Rameau relayés par culturebox, dans notre rubrique spéciale culturebox](#)